

POUR L'AMOUR DES GARÇONS

Les Grecs anciens avaient, on le sait, le goût des adolescents et de leurs cuisses juvéniles. Aujourd'hui réprouvée, la pédérastie était alors parfaitement admise. Cette relation très codifiée entre hommes et garçons relevait d'une certaine conception de l'éducation et de l'identité masculine.

Depuis l'Antiquité, rien ne suscite chez les admirateurs des Grecs autant de gêne ni de franche répulsion que leur habitude de coucher avec de jeunes garçons. Nous leur devons d'ailleurs le mot « pédérastie » (de pais, qui signifie « enfant », et erastès, « amant »), qui désigne cette pratique.

Par leur tolérance envers les descriptions explicites de l'acte sexuel, les dernières décennies ont permis le développement d'une menue industrie vouée à l'étude de l'homosexualité grecque. Les Anciens n'avaient pourtant pas de terme pour désigner cette inclination, dont la « pédérastie » n'est qu'une composante. L'étendue des éléments visuels et textuels parvenus jusqu'à nous a cependant incité les historiens à s'atteler brillamment à la tâche, avec un enthousiasme de pionniers. Mais, si la précision clinique est récente, le champ disciplinaire ne l'est pas. L'étude de la sexualité grecque a une longue histoire, remontant aux Romains qui ont absorbé la culture hellénique.

Cicéron, comme ses contemporains, voyait dans la pédérastie un phénomène exclusivement grec et se moquait des philosophes vantant la prétendue vertu qu'un amant plus âgé transmettait à son aimé. « D'où vient, écrivait-il dans les Tusculanes, qu'on n'aime ni un jeune homme laid ni un beau vieillard ? Il me semble que cette coutume a commencé dans les gymnases, où de telles liaisons étaient possibles et tolérées. » Et de prendre à témoin l'ancien poète romain Ennius, selon qui cette conduite scandaleuse avait pour origine l'exhibition des corps nus entre citoyens.

Le mot même de « gymnase » vient du grec gymnos, qui signifie « dévêtu ». Les opportunités pédérastes qu'offraient ces lieux expliquent d'ailleurs clairement la législation adoptée par deux cités grecques pour contrôler l'accès aux jeunes garçons s'entraînant. Une inscription hellénistique trouvée à Béroëa, en Macédoine, interdit explicitement aux hommes âgés de 20 à 30 ans de s'approcher des adolescents au gymnase ou de leur parler. Tandis qu'une autre, provenant d'Amphipolis, également en Macédoine, fixe les règles d'entraînement des garçons de 18 à 20 ans et stipule : « L'instructeur, nu, aura la charge [de l'éphèbe], qu'il formera et forcera à s'entraîner. Nul ne s'entraînera avec les éphèbes, hormis l'éphébarque [l'officier responsable] et l'instructeur. Si une personne chargée d'instruire les éphèbes mène une vie dissolue et impudente, et ne prend pas un soin convenable de leur éducation, mais commet manifestement des actes de nature dommageable pour eux et honteuse, l'éphébarque lui infligera une amende (1). »

La nudité est restée en usage dans les écoles de lutte et les gymnases grecs tout au long de l'Antiquité, et elle était chose normale lors des grandes compétitions sportives panhelléniques comme les jeux Olympiques.

Simulacre de viol

Thucydide, le plus sérieux des historiens jamais engendrés par la Grèce, a affirmé que la nudité avait été importée de Sparte peu avant sa propre époque – la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C. Si cela est vrai, cette habitude ne peut avoir engendré la pédérastie, même si elle l'a facilitée et encouragée. Dès le début du VIe siècle, en effet, le célèbre législateur athénien Solon composait un poème à la

gloire des cuisses et des lèvres des jeunes garçons. Et, un peu plus tard dans le même siècle, c'est la fureur d'un amant qui avait libéré Athènes de la tyrannie d'Hippias, comme le rapporte encore Thucydide : Hipparque, le frère du tyran, avait fait des avances à Harmodios, le jeune amant d'Aristogiton. L'illustre couple jouit longtemps d'une immense réputation posthume pour avoir tué Hipparque et entraîné la chute d'Hippias. Des statues des deux héros commémoraient l'événement.



Scène de banquet, début du Ve siècle av. J.-C. Contrairement à la pédérastie, le sexe entre hommes adultes ne faisait pas l'unanimité chez les Grecs de l'Antiquité. © COLLECTION DAGLI ORTI

Difficile, donc, d'admettre que la pédérastie n'est apparue qu'avec la nudité en public. Mais Sparte était réputée pour davantage que cela. On s'y adonnait à l'amour des jeunes garçons depuis des temps reculés. Plutarque rapporte que le légendaire législateur spartiate Lycurgue imposait aux hommes, à la veille de leurs noces, une étrange pratique. Le futur marié devait passer sa première nuit avec sa promise rasée et habillée en garçon, comme pour faciliter la transition de l'homosexualité à l'hétérosexualité. En Crète, il semble avoir été coutumier, pour un adolescent, de commettre un simulacre de viol sur un autre garçon, puis de vivre reclus avec lui pendant plusieurs mois avant de retourner au sein de la communauté. Nombre d'historiens voient là une forme d'initiation et ces usages permettaient manifestement de créer entre jeunes gens des liens fondateurs d'une armée efficace. Mais, même si ces théories du rite d'initiation peuvent aider à comprendre la pédérastie à Sparte ou en Crète, elles nous éclairent peu sur les Athéniens. Chez eux, comme le savent tous les lecteurs du Banquet ou du Phèdre de Platon, l'éducation semble avoir été

le principal objet de l'amour entre un homme mûr et un adolescent. La passion de Socrate pour le bel Alcibiade en fournit l'exemple le plus célèbre.

Le débat moderne sur la question remonte au grand œuvre de Karl Otfried Müller sur les Doriens (*Die Dorier*), paru en 1824. Sparte et la Crète étaient toutes deux peuplées par des Grecs qu'on appelait les Doriens, qui passaient pour avoir envahi la région dans un passé lointain, d'où la pertinence de la pédérastie dans une étude les concernant. Grâce à une traduction anglaise supervisée par Müller lui-même, le livre fut largement diffusé dans le monde anglophone, où il attira l'attention d'un professeur d'Oscar Wilde, J.P. Mahaffy. Son célèbre élève, qui manifestement s'intéressait beaucoup à ce que manigançaient les Grecs, s'en serait inspiré pour forger le nom de Dorian Gray.

Les Allemands ont conservé leur leadership en ce domaine avec la parution en 1907 d'un article très remarqué d'Erich Bette sur l'amour des garçons chez les Doriens (« *Die dorische Knabenliebe* »), qui absolvait les Grecs autochtones de leurs regrettables penchants sexuels, censés être importés. On apprit bien peu d'autres choses au cours du XXe siècle, jusqu'en 1978, avec la publication du *Greek Homosexuality* de K.J. Dover, d'Oxford.

*« Il n'a pas d'homme plus malheureux
sur la terre qu'un fétichiste qui meurt d'envie
d'embrasser la chaussure d'une femme
et est obligé d'embrasser la femme entière. »
Karl Kraus, Aphorismes et autres aphorismes, 1909*

Cet ouvrage révolutionna le sujet. Aussi explicite qu'exhaustif, il décrivait les conventions de la pédérastie en se référant aux nombreux vases peints représentant les techniques d'approche et la consommation de l'acte amoureux. Ces codes avaient déjà été identifiés par le plus grand spécialiste des vases peints du XXe siècle, sir John Beazley, même si ce gentleman a présenté ses découvertes, avec un sens typique de la litote, comme des illustrations de « la vie dans le cercle de Socrate ». C'est Beazley qui vit le premier qu'un amant signifiait ses avances à un aimé potentiel en touchant d'une main son menton et de l'autre ses parties génitales. Il s'avisa aussi que la consommation s'effectuait habituellement par l'insertion du pénis dressé entre les cuisses du garçon. Dover qualifia ce type de rapport d'« intercrural » (du latin *crus*, *cruris*, la jambe), terme depuis omniprésent dans les études sur la sexualité grecque.

Voilà qui explique à l'évidence le désir de Solon pour des cuisses juvéniles. Dover discutait longuement aussi l'unique texte substantiel dont nous disposons sur l'homosexualité grecque, le discours de l'orateur Eschine contre Timarque au IVe siècle avant J.-C. Puisque les prostitués mâles ne jouissaient d'aucun droit civique et étaient soumis à l'interdiction légale de prendre la parole devant l'assemblée, Eschine riposta à une plainte déposée par Timarque en démontrant que ce dernier avait vendu son corps (2). Ce discours nous livre un aperçu rare et précis d'un monde foncièrement distinct de la pédérastie, et fournit ainsi un point de comparaison intéressant.

Les propos d'Eschine ne laissent aucun doute sur le fait que le sexe entre hommes adultes se pratiquait chez les Grecs, mais ne faisait pas l'objet d'une approbation unanime, et que les rapports homosexuels tarifés étaient vigoureusement réprouvés – même s'ils existaient. L'exorde montre, parallèlement, que l'amour pour un éphèbe était une tout autre affaire. Eschine déclara que la partie adverse ne pouvait en aucune manière mettre en cause sa conduite personnelle, puisqu'elle ne comportait rien d'autre que des rapports avec des garçons au gymnase et le fait d'être l'amant de

quantité d'entre eux. Dover note avec tact que l'aveu d'Eschine « peut surprendre le lecteur moderne ».

Le godemiché de Sapho

Le rapport sexuel non rémunéré et consenti entre adultes soulève d'autres questions. La Grèce ancienne offre maints exemples de couples d'hommes, légendaires ou pas, qui semblent s'être liés à des fins militaires ou héroïques. Au près d'Harmodios et Aristogiton, on trouve les Achille et Patrocle d'Homère. La nature exacte de leurs relations était aussi mystérieuse alors qu'aujourd'hui : étaient-ils amis dévoués ou amants ? Dans le second cas, Achille était sans doute le partenaire juvénile. La pédérastie à Sparte et en Crète créait manifestement des liens qui renforçaient la loyauté et le courage des soldats, longtemps après que la fleur de l'adolescence se fut fanée. Au IV^e siècle, l'armée thébaine possédait un corps d'élite célèbre et redoutable, le Bataillon sacré, composé exclusivement de couples d'amants combattant côte à côte et s'encourageant mutuellement. Leur ultime défaite à Chéronée, en 338 av. J.-C., face à Philippe de Macédoine, fut commémorée par un monument collectif. Et nous savons par le voyageur Pausanias que leur mémoire restait honorée dans l'Antiquité tardive. Il y avait donc visiblement de la place, en Grèce ancienne, pour l'homosexualité non vénale entre adultes.

Le livre de Dover est devenu le mètre étalon de la recherche sur l'homosexualité grecque, même s'il était pour l'essentiel consacré à la pédérastie, sur laquelle la documentation est plus riche. Il contenait quelques pages sur le lesbianisme, mais disposait d'infiniment moins de matière car, dans la société grecque, les femmes étaient tenues à l'écart et n'avaient ni droits ni devoirs civiques. Hormis à Sparte, où l'on trouve quelques traces d'attachements lesbiens, les images de femmes qui ne sont pas des figures mythologiques montrent en général des prêtresses, des esclaves ou des prostituées. Un seul vase attique représente une dame en train d'en masturber une autre ; l'homosexualité féminine reste presque totalement invisible. Lucien y fait allusion dans ses Dialogues des courtisanes, Hérodas l'évoque dans l'un de ses mimes, mais Sapho en offre l'exemple le plus célèbre. Pendant longtemps, les historiens ont ignoré les sous-entendus éloquentes des vers émouvants qu'elle adressait à d'autres femmes, jusqu'à ce qu'un fragment de papyrus révèle qu'elle parlait d'un godemiché. Avec ces preuves ténues de lesbianisme, Dover a fait ce qu'il pouvait, mais la pédérastie a naturellement dominé son œuvre comme elle dominait la société grecque.

Aucun des ouvrages plus développés parus sur le sujet au cours des trente années qui ont suivi la publication du livre de Dover ne rivalise avec son exposé lucide, concis et érudit. Parmi les titres récents, *The Greeks and Greek Love*, de James Davidson, est l'un des plus longs et des plus bavards. En près de huit cents pages complaisantes et souvent répétitives, Davidson ne se contente pas de redire en grande partie ce que nous savons déjà. Il tente de relativiser l'importance accordée à la pénétration, préférant offrir un tableau plus général des relations affectives. En attirant l'attention sur des liaisons qui dépassent le rapport intercrural et la relation éducative, il cherche à déprécier l'ouvrage de Dover. Mais, même si nous partageons son refus de croire que « tout a été résolu une fois pour toutes par sir Kenneth Dover en l'an de grâce 1978 », il ne parvient pas à saper l'immense autorité de son prédécesseur.

Cela étant, le récit que fait Davidson de la pédérastie sous couvert d'amour grec arrive à point nommé, dans des pays occidentaux profondément ébranlés par les révélations de sévices sexuels infligés à des enfants (3). De nombreux cas, n'impliquant aucune violence physique, se sont produits dans un cadre religieux où un homme plus âgé, généralement un prêtre, a tiré profit de son rôle de conseiller spirituel pour établir un contact sexuel. Le choc bien compréhensible qu'a suscité ce type

de conduite et les paiements substantiels offerts à titre de réparation nous rappellent à quelle distance des anciens Grecs se situe notre moralité.

La plupart des abus commis par ces religieux relèveraient aisément des critères de la pédérastie antique. La pédophilie est l'évidence occultée des études contemporaines sur les normes sexuelles de cette civilisation. On ne peut pas davantage passer sous silence la nature et la longévité des mœurs pédérastes dans l'Antiquité, adoptées notamment par des Romains aussi divers que le poète Horace et l'empereur Néron, que taire l'enthousiasme avec lequel les Grecs ont emprunté aux Romains leur goût détestable des combats de gladiateurs.

Rien ne pourrait être plus différent du pavé de Davidson que le petit livre d'Andrew Lear et Eva Cantarella, *Images of Ancient Greek Pederasty* (4), à la fois par les dimensions et par la structure. Ses abondantes illustrations d'actes qui auraient été naguère classés X montrent quels progrès nous avons faits en matière de franchise. Nombre de scènes que Beazley attribuait ironiquement au cercle de Socrate ornent à présent les pages de Lear et Cantarella, assorties de descriptions terriblement détaillées de ce qui s'y passe. La taille et l'état de chaque pénis sont dûment notés, et des questions peu susceptibles de trouver réponse – par exemple, pourquoi le garçon soumis à un rapport intercrural n'est-il pas lui aussi en érection – sont étudiées avec le plus grand sérieux.

La principale faiblesse du livre est d'exclure presque entièrement les images qui n'apparaissent pas sur des poteries. Hormis la fameuse statue représentant Harmodios et Aristogiton, il ne contient aucune image de sculpture, orfèvrerie, pierres précieuses, camées, fresques, ou même céramiques en relief. Dans la mesure où les vases peints à personnages disparaissent à la fin du IV^e siècle avant notre ère, Lear et Cantarella n'apportent rien sur les périodes plus récentes.

Le culte d'Antinoüs

Les Grecs ont pourtant continué à pratiquer la pédérastie, et si les auteurs avaient pris la peine d'examiner d'autres images ils en auraient été amplement récompensés.

Pour ne citer qu'un exemple, un vase d'onguent en bronze découvert à Herstal, en Belgique, en 1900, représente quatre philosophes austères, dans une salle d'étude, qui reparaissent dans la partie supérieure dans des scènes animées de copulation avec des garçons. Ni Davidson ni Lear et Cantarella ne mentionnent ce vase, et ce n'est pas le seul objet important qui leur ait échappé. Même si les inscriptions de Béroea et Amphipolis révèlent que certaines communautés grecques ont sérieusement tenté de réglementer la pédérastie, la littérature postclassique continue d'y faire abondamment allusion.

Dans sa brève étude des textes littéraires qui ouvre le volume, Cantarella s'efforce de donner un contexte aux images qui vont suivre. Naturellement, elle cite le célèbre poème de Solon ainsi que les écrits de la tradition relative à Sparte et à la Crète. Elle s'intéresse peu à l'histoire ultérieure du sujet, mais cite Straton de Sardes qui, au II^e siècle av. J.-C., a rassemblé une centaine d'épigrammes à la gloire de l'amour pédéraste dans une anthologie fièrement intitulée *Mousa paidikè*, « La Muse adolescente ». Bon nombre de ces poèmes sont aussi explicites que les vases étudiés par Lear. Straton reflétait vraisemblablement, à moins qu'il ne l'ait inspiré, l'hellénisme effréné de la cour impériale romaine, soit sous Néron, soit sous Hadrien (les dates sont incertaines) : son témoignage a donc un rapport avec l'éclosion de la littérature et des activités pédérastes au cours de la période.

Le *Satyricon* lubrique mais élégant de Pétrone, qui date du I^{er} siècle de notre ère, est une pièce de choix, mais les vers du poète latin Stace en l'honneur d'Earinus, le jeune eunuque favori de Domitien, sont tout aussi clairs.

Quant à la passion d'Hadrien pour son très cher Antinoüs, elle a entraîné la diffusion de l'image du jeune alangui dans tout l'Empire romain et sa divinisation posthume (5). On rebaptisa même une ville égyptienne Antinoé en son honneur. Le contemporain grec d'Hadrien, Plutarque, a écrit tout un Dialogue sur l'amour, où il compare placidement les mérites respectifs de l'attachement pédérastique et du lien conjugal. Même s'il ne fait aucun reproche aux amateurs de garçons, sa propre préférence, qu'il défend avec ardeur, va au mariage avec une femme. Rien d'étonnant à ce que les chrétiens aient tant apprécié Plutarque.

La pédérastie en vogue au sein de l'élite romaine de l'empire – qui se distinguait ainsi du républicain Cicéron – a connu un renouveau étrangement vivace à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Les Uraniens, comme on les désignait en Angleterre, ont tenté, sous un masque de respectabilité, de reconstituer l'atmosphère pédérastique du temps de Platon, et le poète Stefan George a fait de même en Allemagne en créant le fameux cénacle qui honorait son « expérience » avec le jeune Maximin. Les Uraniens comptaient parmi eux le principal collectionneur d'œuvres érotiques grecques des temps modernes, l'homme sans qui bon nombre des images publiées par Davidson, Lear et Cantarella seraient inconnues : l'Américain Edward Perry Warren, issu d'une riche famille de papetiers de Boston.

Une vie sexuelle bigarrée et inventive

Les deux ouvrages omettent les images les plus frappantes de la pédérastie en Grèce ancienne : les scènes ornant les deux faces d'une magnifique coupe d'argent, trouvée paraît-il à proximité de Jérusalem, et que Warren avait achetée à Rome en 1911.



Cette coupe, réalisée au 1er siècle, fut refoulée par la douane américaine au début des années 1950. Elle fut exposée pour la première fois en 2006 au British Museum. (BRITISH MUSEUM)

Au début des années 1950, la coupe se vit refuser l'entrée aux États-Unis, pour cause d'immoralité, lors d'une vente des biens de Warren. Mais, dans les années 1990, elle fut reconnue comme un chef-d'œuvre, et le British Museum réunit 1,8 million de livres pour la garder en Grande-Bretagne. Elle a été exposée pour la première fois en 2006. L'omission d'une pièce aussi exceptionnelle reflète la négligence des auteurs envers l'art postclassique et les objets qui ne sont pas en céramique. La coupe de Warren, avec sa finesse d'exécution, nous emmène droit au cœur de l'univers hellénistique de l'Empire romain au milieu du I^{er} siècle de notre ère.

Les deux côtés de la coupe représentent un coït anal entre un homme et un garçon. Dans l'une des deux scènes, les amants n'ont qu'un faible écart d'âge, et le partenaire passif est assis à califourchon sur l'autre tout en se tenant à une sorte de courroie pour garder son équilibre. Dans l'autre, le garçon est nettement plus jeune, et il est étendu de côté sur les genoux du plus âgé. Puisque Davidson aussi bien que Lear et Cantarella ont beaucoup à dire sur un vase de l'époque classique du British Museum où un garçon s'apprête à se planter sur le pénis dressé d'un homme assis, ils auraient fait œuvre utile en évoquant la scène similaire de la coupe Warren, qui se trouve également au British Museum, et prouve qu'une scène de ce type pouvait être encore appréciée sur un objet de luxe des siècles plus tard.

Les spécialistes de l'Antiquité sont depuis longtemps attentifs aux attitudes des Grecs et des Romains à l'égard des rôles joués dans les rapports homosexuels. En règle générale, le partenaire actif ne voyait pas sa virilité dégradée, à la différence du partenaire passif. Cependant, il faut nuancer. Pour un garçon de moins de 18 ans, ou même un éphèbe entre 18 et 20, le rôle passif, s'il était consenti, faisait semble-t-il partie du processus d'apprentissage et n'avait pas d'incidence sur sa masculinité. Et la préférence pour le rapport intercrural qu'indiquent les vases classiques paraît une manière d'éviter une pénétration plus agressive, même si nous n'en serons jamais sûrs en l'absence de témoignage direct.

Nous ne saurons jamais non plus combien de ces liaisons se muaient en attachements à vie. Ce fut manifestement le cas pour certaines, mais probablement sans qu'elles conservent toujours leur dimension sexuelle. Nous savons également, grâce à Eschine, qu'un erastès pouvait passer sans problème d'un garçon à un autre sans encourir le moindre opprobre, à condition qu'il ne soit pas question d'argent. Pourtant, au cours des siècles tardifs, on voit des cités restreindre l'accès aux gymnases et protéger la jeunesse d'actes honteux. Puis nous découvrons la coupe Warren et la pédérastie affichée des empereurs romains. Cela au moment précis où Plutarque, qui était l'ami de tant des grands personnages de son temps, pouvait lancer son plaidoyer pour les joies de l'amour conjugal, tout en exposant avec sympathie celles de l'amour pédérastique. La vie sexuelle des anciens Grecs était aussi bigarrée et inventive que leur culture resplendissante. Elle n'était ni cohérente ni uniforme. Aujourd'hui encore, elle résiste obstinément à toutes les idéologies et tous les préjugés modernes. Elle avait pourtant son propre code de décence. En matière de sexualité, comme dans tant d'autres domaines, les anciens Grecs étaient uniques.

Notes :

1. L'inscription d'Amphipolis sur les « éphébarques » a été retrouvée à l'entrée de la palestra (l'édifice réservé à la lutte) du gymnase. Kalliope Lazaridis et Pantelis Nigdelis, qui préparent une édition de ce texte, m'ont généreusement autorisé à y faire référence. (Note de l'auteur.)
2. Eschine avait négocié la paix avec Philippe II de Macédoine. Il fut aussitôt accusé par Timarque, partisan de Démosthène, de corruption et de complicité avec Philippe. À la suite de son Discours contre Timarque, il fut acquitté.

3. Cet article est paru en septembre 2009, peu après la publication en Irlande d'un rapport accablant révélant des centaines de cas de sévices sexuels commis sur des enfants pendant des décennies par des hommes d'Église, couverts par leur hiérarchie. Les scandales pédophiles impliquant prêtres ou pasteurs se sont alors multipliés aux États-Unis et en Europe.

4. Andrew Lear et Eva Cantarella, *Images of Ancient Greek Pederoy. Boys Were Their Gods* (« Images de la pédérasie dans la Grèce antique. Les garçons étaient leurs dieux ») Routledge, 2008.

5. « Il existe aujourd'hui plus de portraits de cet enfant que de n'importe quel homme illustre, de n'importe quelle reine », affirme l'empereur Hadrien dans les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar. De fait, Antinoüs est le personnage historique le plus représenté par la statuaire antique.

Le livre : *The Greeks and Greek Love. A Bold New Exploration of the Ancient World*

« Les Grecs et l'amour grec. Nouvelle exploration audacieuse du monde antique », Weidenfeld & Nicholson, 2007

L'auteur : James Davidson

est un helléniste, spécialiste de l'histoire sociale et culturelle des Grecs anciens. Il enseigne à l'université de Warwick, en Grande-Bretagne.

Cet article est paru dans la *New York Review of Books* le 24 septembre 2009. Il a été traduit par Dominique Goy-Blanquet.

BOOKS numéro Spécial, GLEN WARREN BOWERSOCK. *The New York Review of Books*, DÉCEMBRE 2011-JANVIER 2012